

Des frissons de lumière

Entre Venise et le Dézaley, entre la femme de toujours et celle de la mythologie, le peintre vaudois cherche moins à se situer sur la scène de l'art contemporain qu'à s'inscrire dans la grande continuité de l'histoire et à percer le mystère de la couleur.

Derrière sa discrétion et sa douceur naturelles, l'homme est un ardent et un obstiné. Poète du regard et amoureux du beau métier. Graveur sur cuivre côté cour, Pierre Schopfer est le fils spirituel d'Albert-E. Yersin: la main au burin et l'œil à la loupe binoculaire, il grave timbres-poste et billets de banque avec la même virtuosité minutieuse et vertigineuse. Peintre côté jardin, il vénère le Tintoret et Rothko, brasse ses pâtes avec une belle sensualité et joue depuis vingt ans avec une ferveur indéfectible ses variations sur paysage lémanique et corps féminin. Marcheur infatigable sur le chemin qu'il s'est choisi, il ne se retourne pas pour voir passer les trains de la mode.

Sous le regard de l'histoire

Etre aux avant-postes ne l'intéresse pas. Seule importe la confrontation solitaire avec les problèmes éternels de la peinture, sous le regard de l'histoire et des grands maîtres: problèmes d'espace, de couleur, de lumière. Car avant de peindre une femme ou un coteau qui dévale vers le lac, «peindre la peinture» est le véritable enjeu de l'aventure et son combat magnifique.

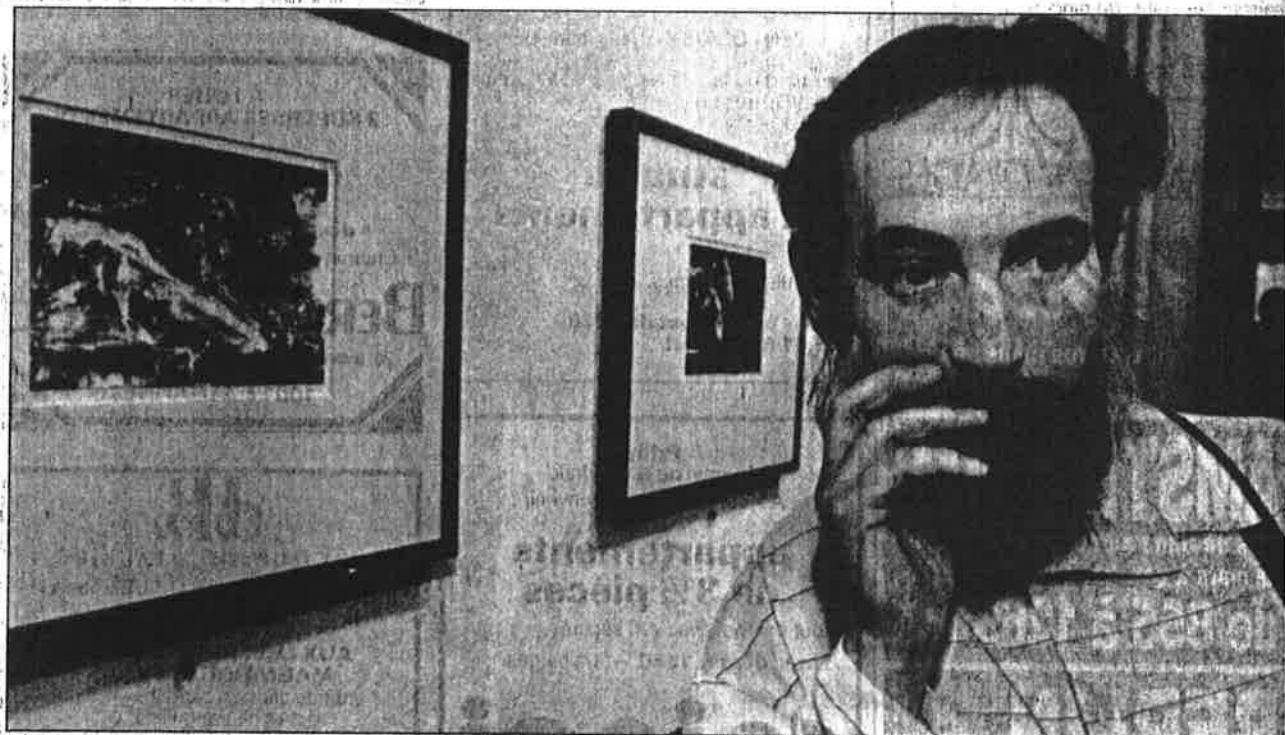
Fascination pour le Dézaley

Pourtant, ces sujets qu'il prétend simples prétextes à peinture, on le surprend à en parler avec une passion gourmande et contagieuse. «Ce sont les sujets les plus simples, les plus à portée de regard. Ceux qui

sont à la base du métier du peintre et donc les plus omniprésents dans l'histoire de la peinture», commence-t-il comme un constat. Mais le voilà bientôt qui évoque son besoin vital d'être dans le paysage et sa fascination pour le Dézaley qui, plongée oblique entre ciel et lac, accuse les contrastes des masses solides et des plans liquides; son désir de dire et de chanter la sensualité épanouie des corps «là où la peinture d'aujourd'hui l'exprime le plus souvent de façon brute»; son goût pour les sujets de la mythologie, répertoire inépuisable de thèmes aussi chargés symboliquement et psychologiquement que riches d'histoire et de traductions diverses; son long travail à Venise autour de l'œuvre du Tintoret, dont il a tiré des interprétations personnelles où se retrouvent les mêmes frémissements de lumière et de pâtes; son compagnonnage enfin avec les poètes, ceux d'hier ou d'aujourd'hui, avec qui il réalise des livres à deux voix.

Corps-paysages

De plus en plus, dans les chatouillements sourds de la couleur et les mouvances claires-obscurées, les paysages deviennent corps et les corps paysages, imbrication organique de l'homme avec la nature, comme si les mouvements de la terre les faisaient surgir ensemble et d'abord indifférenciés de ses entrailles. Les éclats de lumière y paraissent sortir du dedans de la matière et faire courir un frisson de vie sous la peau de la peinture. «La recherche de la couleur et de la lu-



Pierre Schopfer devant ses œuvres.

mière a toujours été au cœur de mon travail.» Dans son atelier de La Chaux, Pierre Schopfer broie toujours ses couleurs lui-même, avec un soin jaloux et gourmand. Formé à l'école de la gravure qui exige une technique irréprochable, il cultive l'amour de la belle ouvrage.

«Il y a trop de laisser-aller dans la

peinture d'aujourd'hui. Je veux être un vrai professionnel de mon métier. C'est la moindre des politesses, non?» Etonnante aussi par sa technique ancienne mais très peu usitée et par ses qualités presque baroques de clair-obscur, une série de petits clichés-verres autour du Paradis du Tintoret apporte aux grandes pein-

tures du Dézaley un contrepoint vnitien intimiste, ou des réminiscences de commedia dell'arte passées comme des apparitions fugitives si fond de méditation poétique.

Françoise Jaunin

o Lausanne, Galerie de l'Entracte, jusqu'au 20 avril.